

— PAR L'AUTRICE DES BRIDGERTON —

JULIA QUINN

*Les Blyden*

SPLENDIDE



J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La Chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues. Pour en savoir plus, consultez son site : [www.juliaquinn.com](http://www.juliaquinn.com).

Splendide

## DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

### **La chronique des Bridgerton**

- 1 – *Daphné et le duc*
- 2 – *Anthony*
- 3 – *Benedict*
- 4 – *Colin*
- 5 – *Éloïse*
- 6 – *Francesca*
- 7 – *Hyacinthe*
- 8 – *Gregory*
- 9 – *Des années plus tard*

### **Les deux ducs de Wyndham**

- 1 – *Le brigand*
- 2 – *M. Cavendish*

### **Le quatuor des Smythe-Smith**

- 1 – *Un goût de paradis*
- 2 – *Sortilège d'une nuit d'été*
- 3 – *Pluie de baisers*
- 4 – *Les secrets de Sir Richard Kenworthy*

### **Les Rokesby**

- 1 – *À cause de Mlle Bridgerton*
- 2 – *Un petit mensonge*
- 3 – *L'autre Mlle Bridgerton*
- 4 – *Tout commença par un esclandre*

### **Les Lyndon**

- 1 – *Je t'offrirai la lune*
- 2 – *Je t'offrirai le soleil*

### **Les Blydon**

- 1 – *Splendide*
- 2 – *L'insolente de Stannage Park*

### *Les Carnets secrets de Miranda*

- Mademoiselle la curieuse*
- Trois mariages et cinq prétendants*
- Quatre filles et un château*
- Ce que j'aime chez vous*
- Un héros pour Noël*
- Quatre mariages et un enchantement*
- Mariages à l'écoissaise*

JULIA  
QUINN

LES BLYDON - 1

Splendide

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Berthet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
SPLENDID

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler, 1995

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2010

# Prologue

*Boston, Massachusetts, février 1816*

— *Vous me chassez de la maison ?*

Choquée et consternée, Emma Dunster écarquilla ses grands yeux violets.

— Ne sois pas si mélodramatique, répondit son père. Je ne te chasse pas, bien sûr. Tu vas simplement passer une année à Londres avec tes cousins.

— Mais... pourquoi ?

John Dunster se cala dans son fauteuil, légèrement mal à l'aise.

— Je pense que tu devrais voir le monde, c'est tout.

— Je suis déjà allée deux fois à Londres.

— Oui. Mais tu es plus âgée, maintenant.

Il s'éclaircit la voix et changea une nouvelle fois de position.

— Mais...

— Je ne vois pas ce qui te tourmente. Henry et Caroline t'adorent, et tu dis toi-même que tu préfères tes cousins Belle et Ned à tous tes amis de Boston.

— Mais ils viennent de passer deux mois ici, et j'ai eu tout le temps de les voir !

John croisa les bras.

— Tu prends le bateau demain avec eux, fin de la discussion. Pars à Londres, Emma. Va t’amuser.

— Vous espérez me marier pour vous débarrasser de moi ? demanda-t-elle d’un ton soupçonneux.

— Pas du tout ! Je me dis simplement qu’un changement de décor te fera le plus grand bien.

— Je ne suis pas d’accord. J’ai des dizaines de bonnes raisons pour ne pas quitter Boston en ce moment.

— Oh ! Vraiment ?

— Oui. Pour commencer, il y a la maison. Qui s’en occupera, en mon absence ?

John eut un petit sourire indulgent.

— Emma, nous vivons dans une maison de douze pièces, ce n’est pas le bout du monde ! Je suis sûr que Mme Mullins saura faire le nécessaire.

— Et mes amis ? Ils vont tous me manquer terriblement. Stephen Ramsay sera très déçu, si je pars à l’improviste. Je pense qu’il est sur le point de demander ma main.

— Pour l’amour du ciel, Emma ! Tu te soucies de Ramsay comme d’une guigne ! Tu ne vas tout de même pas donner de l’espoir à ce pauvre garçon, sous prétexte que tu ne veux pas aller à Londres ?

— Mais je croyais que vous souhaitiez que je l’épouse ! Son père est votre meilleur ami.

John soupira.

— Quand tu avais dix ans, j’ai peut-être vaguement caressé l’idée d’une union entre vous. Mais même à l’époque, il était évident que vous n’étiez pas faits l’un pour l’autre. Au bout d’une semaine, tu l’aurais déjà rendu fou !

— Merci. La considération que vous portez à votre fille unique est touchante, marmonna Emma.

— Et tu le trouverais ennuyeux à mourir, ajouta John avec douceur. Je voudrais que Stephen se

rende compte que c'est sans espoir. Le fait que tu quittes la ville y contribuerait. Quand vous serez séparés par un océan, il finira peut-être par regarder ailleurs pour se trouver une épouse.

— Je préfère Boston.

— Tu adores l'Angleterre, répliqua John d'un ton qui frisait l'exaspération. La dernière fois que tu y es allée, tu étais enthousiaste.

Emma se mordilla nerveusement la lèvre.

— Et la compagnie ? dit-elle à mi-voix.

John se renfonça dans son fauteuil en poussant un nouveau soupir. Enfin ! C'était bien cela, la vraie raison de son refus de quitter Boston.

— La compagnie Dunster Shipping sera encore là quand tu reviendras.

— Oui, mais j'ai encore tant de choses à apprendre ! Comment pourrai-je en prendre un jour la direction si je n'apprends pas tout ce que je peux dès maintenant ?

— Emma, nous savons tous les deux que je ne souhaite léguer cette affaire à personne d'autre que toi. J'ai créé Dunster Shipping à partir de rien, et je tiens à ce que la compagnie reste dans ma famille. Mais il faut regarder la réalité en face. La plupart de nos clients ne seront pas disposés à traiter avec une femme, et les ouvriers ne voudront pas recevoir d'ordres de toi. Même si tu t'appelles Dunster.

Emma ferma les yeux. Elle savait que tout cela était vrai, et elle en aurait pleuré de rage. C'était trop injuste !

— Je sais que personne n'est plus apte que toi à diriger Dunster Shipping, poursuivit doucement son père. Mais cela ne signifie pas que tout le monde sera de mon avis. Bien que ça me rende furieux, je suis obligé d'admettre que la compagnie sera

affaiblie si tu en prends la direction. Nous perdriens tous nos contrats.

— Pour la seule raison que je suis une femme, marmonna-t-elle.

— Je le crains.

— Pourtant, je serai un jour à la tête de cette compagnie de navigation.

La plus grande détermination se lisait dans son regard clair.

— Seigneur, ma petite ! Tu ne renonces jamais, n'est-ce pas ?

Emma se remit à se mordiller la lèvre sans répondre.

— Je t'ai raconté la fois où tu as eu la grippe ?

Déconcertée par ce brusque changement de sujet, elle secoua la tête.

— C'était juste après que ta mère a été emportée par la maladie. Tu avais quatre ans.

Il posa sur sa fille unique un regard empli de chaleur et d'affection.

— Tu étais très menue, quand tu étais enfant. Tu l'es restée. Mais à l'époque, tu étais si petite que je ne pensais pas que tu aurais la force de lutter contre la maladie.

Profondément émue, Emma s'assit.

— Mais tu t'en es sortie, reprit son père. Et j'ai alors compris ce qui t'avait sauvée. Tu étais tout simplement trop obstinée pour te laisser mourir !

Emma ne put réprimer un léger sourire.

— Et moi, continua-t-il, j'étais trop obstiné pour te laisser partir. En fait, je suis sans doute le seul être au monde qui soit plus têtu que toi, ma fille. Donc, tu ferais bien de te résigner à ton destin, conclut-il d'un ton ferme, comme pour chasser son accès de sentimentalité.

Emma poussa un grognement. Autant voir les choses en face : elle ne parviendrait pas à éviter ce voyage en Angleterre. Cela n'avait en soi rien d'une punition, car elle adorait ses cousins. Belle et Ned étaient le frère et la sœur qu'elle n'avait jamais eus. Cependant, il fallait penser aux choses sérieuses, et elle n'avait aucune envie de négliger ses devoirs envers Dunster Shipping, même si elle s'était elle-même imposé cette contrainte.

Assis derrière son bureau, les bras croisés, son père arborait un air implacable.

— Bon, très bien, dit-elle, se résignant à cet échec temporaire. Mais je reviendrai.

Elle se leva. Il était temps d'aller préparer ses bagages puisqu'elle partait le lendemain, à bord de l'un des navires appartenant à son père.

— J'en suis sûr, répliqua celui-ci. Oh ! Et... Emma... Profite de ton séjour à Londres pour t'amuser un peu, d'accord ?

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais me priver d'amusement, juste parce que je n'ai pas grande envie d'aller à Londres ? répondit-elle avec son sourire le plus malicieux.

— Bien sûr que non. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

Sur le point de sortir, Emma entrouvrit légèrement la porte et ajouta :

— Passer la saison à Londres, cela n'arrive qu'une seule fois dans la vie d'une jeune fille. Donc, autant en profiter pleinement.

— Oh ! c'est merveilleux ! Alors, tu es d'accord pour partir ? s'exclama Caroline, la sœur de John, comtesse de Worth, en faisant irruption dans la pièce.

— On ne t'a jamais dit qu'il n'était pas poli d'écouter aux portes, Caroline ? fit remarquer John.

— Je n'écoutais pas ! Je passais dans le couloir, la porte était entrouverte, et j'ai entendu ce qu'a dit Emma. Maintenant que cette question est réglée, dis-moi, Emma, c'est bien vrai ce qu'on m'a dit aujourd'hui ? Tu aurais donné un coup de poing sur le nez à un voleur ?

— Oh ! ça..., fit Emma dont les joues rosirent un peu. J'ai vu un homme qui essayait de chiper le portefeuille de Ned. Celui-ci était en train de se chamailler avec Belle, comme d'habitude, et il ne s'est rendu compte de rien.

— Et tu lui as donné un coup de poing ? s'exclama John. Tu ne pouvais pas simplement te contenter de crier ?

— Enfin, papa, à quoi est-ce que cela nous aurait avancés ?

— Bon. Mais est-ce qu'au moins tu l'as frappé fort ?

L'air un peu penaud, Emma baissa les yeux.

— En fait, je crois que je lui ai cassé le nez.

— Emma, dit Caroline d'un ton doux. Tu sais que j'ai très envie que tu viennes passer la saison à Londres ?

— Je sais.

Caroline était comme une mère pour Emma, et elle l'invitait depuis toujours à venir passer le plus de temps possible chez elle.

— Tu sais aussi que je t'aime tendrement, et que je ne voudrais pas que tu sois différente ?

— Oui..., répondit Emma, en hésitant un peu.

— Alors, j'espère que tu ne te vexeras pas si je te dis qu'à Londres, les jeunes filles convenables ne sont pas censées donner des coups de poing sur le nez des hommes peu recommandables.

— Tante Caroline, les jeunes filles convenables ne font pas cela à Boston non plus !

— Est-ce que par hasard tu aurais récupéré le portefeuille de Ned ? s'enquit John en riant de bon cœur.

Emma s'efforça de regarder son père avec hauteur, mais elle ne put empêcher un sourire de flotter sur ses lèvres.

— Naturellement.

— Ma petite fille, je suis fier de toi ! s'exclama John, radieux.



# 1

*Londres, Angleterre. Avril 1816*

— Tu te rends bien compte que si ma mère nous attrape, ça va barder ?

Arabella Blydon examina son costume d'un air sceptique. Emma et elle avaient emprunté des robes à leurs femmes de chambre, à la grande consternation de ces dernières, et s'étaient faufilees ainsi vêtues dans l'escalier de service de la maison londonienne.

— Il y aura encore plus de grabuge si elle te surprend en train parler comme cela, lui fit remarquer Emma, ironique.

— Tant pis. Si on me demande encore une fois de donner mon avis sur un arrangement floral pour ta fête, je hurle.

— Ce n'est pas le moment de hurler, nous sommes censées nous esquiver discrètement.

— Oh ! zut ! grommela Belle en poursuivant sa descente sur la pointe des pieds.

Emma observa l'escalier de service. Rien à voir avec celui du hall principal, dont les larges marches de marbre étaient recouvertes de riches tapis persans. Ici, les marches de bois ciré étaient étroites, et les murs peints en blanc, dénués de tout ornement.

Cette simplicité rappelait à Emma sa maison de Boston, dont le décor sobre était loin de l'opulence du style londonien. L'hôtel particulier des Blydon, situé dans le quartier chic de Grosvenor Square, appartenait à la famille depuis plus d'un siècle. Il était rempli d'objets précieux, et d'affreux portraits d'ancêtres. Elle laissa son regard s'attarder sur les murs nus et soupira doucement, en proie à une vague nostalgie. Sa maison et son père lui manquaient.

— Quand je pense que je me cache comme une voleuse pour éviter ma mère, dans ma propre maison, je n'arrive pas à le croire ! pesta Belle en attaquant une nouvelle volée de marches. Franchement, j'aurais préféré rester dans ma chambre avec un bon livre, mais elle m'aurait vite dénichée et obligée à revenir sur le menu avec elle.

— Une épreuve mortelle, murmura Emma.

— Je te rappelle que je l'ai aidée à refaire ce maudit menu des dizaines de fois. Si elle me harcèle encore une seule fois avec ses questions sur la mousse de saumon ou le canard à l'orange, je ne réponds plus de rien.

— Tu envisages un acte matricide ?

Belle répondit par une grimace.

— Fais attention à cette marche, Emma, chuchotait-elle en s'appuyant au mur. Elle craque si on met le pied au milieu.

— Dois-je comprendre que tu viens souvent rôder par ici ?

— Je le faisais naguère. C'est pratique pour se déplacer dans la maison sans que tout le monde sache ce que tu fais. Mais je ne m'étais encore jamais déguisée en femme de chambre.

— Il me semble qu'il vaut mieux ne pas porter de soie pour aider la cuisinière à préparer le repas de ce soir.

Belle eut l'air hésitant.

— À dire vrai, je ne pense pas que Cook voudra de notre aide. Elle a des idées très arrêtées et ne trouve pas convenable que la famille descende à l'office.

Sur ces mots, elle ouvrit la porte de la cuisine à la volée, et s'écria :

— Bonjour tout le monde ! Nous venons offrir notre aide !

Tout le monde afficha une expression absolument horrifiée.

Emma s'efforça immédiatement de remédier à la situation.

— Vous aurez sûrement besoin de deux extras, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à la cuisinière avec un grand sourire.

Cook leva les mains en l'air, projetant un nuage de farine autour d'elle.

— Au nom du ciel ! Que venez-vous faire ici, toutes les deux ?

Une des filles de cuisine arrêta de pétrir sa pâte et les dévisagea avec des yeux ronds.

— Pardonnez-moi, mesdemoiselles, mais pourquoi êtes-vous habillées ainsi ? Vous n'avez rien à faire dans ma cuisine, continua la cuisinière en posant les mains sur ses hanches imposantes. Je ne veux pas vous avoir dans les jambes.

Aucune des deux demoiselles ne fit mine de sortir, aussi Cook les menaça-t-elle de sa cuillère en bois.

— Au cas où vous ne le sauriez pas, nous avons beaucoup de travail, aujourd'hui. Filez vite, avant que je n'appelle la comtesse !

Ces mots firent frémir Belle, qui supplia :

— Par pitié, Cook, laissez-nous rester.

Elle savait que Cook n'était pas son vrai nom, mais il y avait si longtemps que tout le monde la

nommait ainsi, que personne ne se rappelait son nom de baptême.

— Je vous promets que nous ne vous gênerons pas. Et je suis sûre que nous allons beaucoup vous aider. Et nous ne ferons pas de bruit.

— Ce n'est pas bien de descendre ici. Vous n'avez rien de mieux à faire que de jouer aux filles de cuisine ?

— Non, pas vraiment, répondit Belle avec sincérité.

Emma sourit. Sa cousine et elle n'avaient cessé d'enchaîner les sottises depuis leur arrivée, trois semaines plus tôt. Elles ne cherchaient pas à s'attirer d'ennuis, mais il n'y avait pas grand-chose à faire, à Londres. Quand elle était à Boston, Emma était occupée par son travail pour Dunster Shipping. Dans la capitale anglaise, la comptabilité n'était pas considérée comme un passe-temps convenable pour les dames, et les jeunes filles semblaient ne rien avoir de mieux à faire que d'essayer des robes et d'apprendre à danser.

Emma s'ennuyait à mourir.

Non qu'elle soit malheureuse. Son père lui manquait, bien sûr, mais elle appréciait la vie de famille avec ses cousins. Le problème venait de ce qu'elle se sentait inutile. Belle et elle avaient dû faire appel à toute leur imagination pour se distraire.

Elle eut un sourire coupable au souvenir de leurs exploits. Elles n'avaient pas songé une seconde que le petit chat abandonné qu'elles avaient rapporté à la maison pouvait être couvert de puces. Comment prévoir que tout le premier étage de Blydon Mansion devrait être aéré et désinfecté ? Et elle n'avait certainement pas fait exprès d'exposer ses jolis dessous de dentelle aux regards en grim pant sur un arbre pour aller récupérer le chaton en question.

En vérité, ses hôtes auraient dû la remercier. Car pendant la semaine au cours de laquelle la maison avait dû être aérée et débarrassée de ses puces, toute la famille était partie à la campagne. Ils avaient passé de merveilleuses vacances, à monter à cheval, pêcher, et jouer aux cartes le soir. Emma leur avait appris le poker, un jeu qu'une de ses voisines lui avait fait découvrir à Boston.

Caroline avait secoué la tête en soupirant et en disant qu'Emma avait une mauvaise influence sur sa cousine. Avant son arrivée, Belle se contentait d'être un bas-bleu. Maintenant, elle était à la fois un bas-bleu et un garçon manqué.

— Eh bien, avait répondu Emma avec effronterie. C'est mieux que d'être seulement un garçon manqué, n'est-ce pas ?

Elle savait qu'elle pouvait taquiner Caroline. L'affection que celle-ci lui portait était évidente, et Emma avait l'impression d'être non pas sa nièce, mais sa fille. Cela expliquait pourquoi Caroline était si excitée de la voir faire ses débuts dans la société londonienne. Elle espérait secrètement que la jeune fille tomberait amoureuse d'un Anglais, et s'installerait à Londres. Alors, peut-être que le père d'Emma, qui y était né et y avait vécu jusqu'à son mariage avec une Américaine, reviendrait s'installer auprès de sa sœur et de sa fille.

Caroline avait donc décidé de donner un grand bal, pour présenter Emma à la bonne société. La réception devait avoir lieu ce soir, et Emma et Belle s'étaient réfugiées à l'office pour échapper aux préparatifs de dernière minute. Or, Cook n'était pas d'accord.

— S'il vous plaît, Cook, nous pourrions vous aider ici. Là-haut c'est l'enfer ! Tout le monde ne parle que de la réception de ce soir.

— Eh bien, vous constaterez vite qu'ici aussi on ne parle que de ça, ma petite demoiselle, répliqua Cook en agitant sévèrement le doigt sous le nez d'Emma. Votre tante a invité quatre cents personnes, et nous devons préparer un repas pour tous ces gens.

— C'est précisément pour cela que vous avez besoin de notre aide. Par quoi voulez-vous que nous commencions ?

— Ce que je veux, c'est que vous sortiez de ma cuisine, avant que votre maman ne vous trouve ici ! s'exclama Cook, grondeuse. Il me tarde que la saison commence, pour que vous ayez quelque chose à faire, petites polissonnes !

— Eh bien, justement. La saison commence ce soir, avec le bal de maman, déclara Belle. Si vous avez de la chance, nous trouverons tellement de soupirants que nous n'aurons plus le temps de venir vous ennuyer.

— Plaise à Dieu, marmonna la cuisinière.

— Cook, reprit Emma, ayez pitié de nous ! Si vous ne nous laissez pas vous aider ici, tante Caroline va encore nous demander d'arranger les fleurs.

— S'il vous plaît, Cook, renchérit Belle d'un ton enjôleur. Vous adorez nous avoir dans la cuisine.

— Bon, d'accord, bougonna Cook.

C'était vrai. Belle et Emma égayaient la cuisine avec leurs singeries, et leur présence remontait le moral de Cook, même si celle-ci ne voulait pas que ce soit dit.

— Vous allez me harceler jusqu'à demain si je ne cède pas, petits démons. Mais si vous voulez mon avis, ce n'est pas bien. Vous devriez être dans votre chambre à vous préparer pour le bal, au lieu de gambader dans ma cuisine.

— Mais vous adorez notre charmante compagnie, n'est-ce pas ? répliqua Belle avec un sourire radieux.

— Charmante compagnie, mon œil, grommela Cook en allant chercher du sucre dans le cellier. Vous voyez ces saladiers, sur le comptoir ? Je veux six tasses de farine dans chacun d'eux. Et deux tasses de sucre. Travaillez bien, sans gêner les autres.

— Où est la farine ? demanda Emma en regardant autour d'elle.

Cook soupira et retourna vers le cellier.

— Venez par ici. Puisque vous voulez tant faire mon travail, vous allez soulever ces gros sacs vous-mêmes.

Emma rapporta en riant le sac et le déposa sur la table, pendant que Belle mesurait le sucre.

— Quelle chance ! murmura cette dernière. Nous avons réussi à échapper à maman. Elle nous aurait obligées à nous habiller, alors que le bal ne commence que dans huit heures.

Emma acquiesça d'un hochement de tête. Elle devait admettre que l'idée de ce premier bal l'excitait beaucoup. Il lui tardait de mettre en pratique toutes ses leçons de danse, et aussi de porter la jolie robe qui lui avait coûté tant de séances d'essayage. Mais tante Caroline était perfectionniste, et elle distribuait les ordres comme un général. Après des semaines passées à choisir des robes, des fleurs, et de la musique, les deux cousines ne voulaient pas approcher de la salle de bal avant que tout soit fin prêt. La cuisine était le dernier endroit où Caroline viendrait les chercher.

— Tu es nerveuse ? demanda Belle en fixant ses grands yeux bleus sur Emma.

— Pour ce soir ? Un peu. Les Anglais sont intimidants, avec toutes leurs règles et leur étiquette !

Belle eut un sourire compréhensif, et repoussa une mèche blonde de son front.

— Tout ira très bien. Tu as beaucoup d'assurance. J'ai constaté que quand on a l'air de croire que l'on sait ce que l'on fait, les autres le croient aussi.

— Quelle sagesse ! Tu lis trop.

— Je sais. Et c'est mon malheur... Je ne trouverai pas de mari en gardant le nez dans mes livres, ajouta Belle en levant les yeux au ciel.

— Ta mère te dit cela ?

— Oui, mais elle n'a que de bonnes intentions, tu sais. Elle ne m'obligera jamais à me marier juste parce qu'il faut se caser. L'année dernière, quand j'ai refusé la demande du comte de Stockton, elle ne m'a adressé aucun reproche. Pourtant, il était considéré comme le meilleur parti de la saison.

— Que lui reprochais-tu ?

— Le fait que j'aime lire l'inquiétait un peu.

Emma sourit en versant de la farine dans les saladiers.

— Il m'a dit que la lecture n'était pas bonne pour l'esprit des femmes. Que ça leur donnait des idées.

— Dieu nous garde d'avoir des idées !

— Je sais, je sais... Il m'a dit cependant de ne pas m'inquiéter, car il était certain de pouvoir me faire perdre cette mauvaise habitude une fois que nous serions mariés.

— Tu aurais dû lui demander s'il te croyait capable de lui rabaisser le caquet une fois que vous seriez mariés.

— J'en avais envie, mais je n'ai pas osé.

— Moi, j'aurais osé.

— Je n'en doute pas. Tu as l'art de dire ce que tu penses, remarqua Belle en souriant.

— C'est un compliment ?

Belle réfléchit un instant avant de répondre.

— Je pense que oui. Les cheveux roux ne sont pas à la mode, en ce moment... Mais je prédis

que toi, tu auras tant de succès avec ta chevelure flamboyante et ta façon de dire les choses que, dans moins d'un mois, j'apprendrai par « Celles Qui Savent » que les cheveux roux sont du dernier cri, ce qui est une chance pour ma pauvre cousine, qui a le malheur d'être américaine.

— C'est gentil de me dire ça, mais je ne suis pas certaine que ta prédiction se réalise.

Emma savait qu'elle n'avait pas la beauté de Belle, mais elle n'était pas mécontente de son apparence. Elle avait décidé depuis longtemps que puisqu'elle n'était pas une beauté, elle pouvait au moins se flatter d'avoir un physique original. Ned l'avait un jour traitée de caméléon en faisant remarquer que ses cheveux changeaient de couleur chaque fois qu'elle secouait la tête. Le moindre rayon de lumière enflammait sa chevelure, et ses yeux d'un violet clair s'assombrissaient au point de devenir presque noirs quand elle était en colère.

Emma emplit le dernier bol de farine, et s'essuya les mains sur son tablier.

— Cook ! Nous avons préparé la farine et le sucre. Que faut-il faire, maintenant ?

— Il faut des œufs. Trois dans chaque saladier. Et pas de morceaux de coquille, c'est bien compris ? Si je trouve des bouts de coquille dans mes gâteaux, je les garderai à la cuisine et je servirai vos têtes sur un plateau à la place !

— Mon Dieu, mon Dieu ! Cook est survoltée ce matin, dit Belle en riant.

— Je vous ai entendue, mademoiselle. Ne croyez pas que je suis sourde ! Si vous voulez rester dans ma cuisine, mettez-vous au travail !

— Où avez-vous rangé les œufs, Cook ? demanda Emma en fouillant dans le garde-manger. Je ne les vois nulle part.

— C'est que vous ne savez pas chercher. Je le disais bien, que vous n'étiez pas douées pour la cuisine, toutes les deux !

Cook s'approcha d'un pas pesant et ouvrit d'un geste brusque la boîte dans laquelle elle rangeait les œufs.

— Eh bien, ça par exemple ! Nous n'avons plus d'œufs. Quelle est l'idiote qui a oublié d'acheter des œufs au marché ? rugit-elle, furieuse.

Naturellement, personne ne répondit. Cook observa les servantes, et son regard s'arrêta sur l'une des plus jeunes, qui baissait la tête sur son saladier de framboises.

— Mary, tu as fini de laver ces framboises ?

— Non, madame, j'en ai encore des kilos à nettoyer.

— Susie ?

Les bras plongés jusqu'aux coudes dans l'eau savonneuse, Susie lavait les assiettes. Emma regarda autour d'elle. Il y avait une douzaine de personnes dans la cuisine, mais toutes semblaient occupées.

— Eh bien, c'est formidable, grommela Cook. Un dîner pour quatre cents personnes à préparer, et je n'ai pas d'œufs ! Et il n'y a personne pour aller en chercher.

— Je peux y aller, suggéra Emma.

Belle et Cook se tournèrent vers elle avec des airs horrifiés.

— Vous êtes folle ? répondit Cook.

— Emma, cela ne se fait pas, dit Belle exactement au même moment.

Emma leva les yeux au ciel.

— Non, je ne suis pas folle. Et pourquoi n'irais-je pas dans un magasin ? Je suis parfaitement capable d'acheter des œufs. En plus, j'ai besoin de prendre l'air.

— Mais quelqu'un pourrait te voir ! protesta Belle. Tu es couverte de farine !

— Belle, je ne connais personne, à Londres. Comment pourrait-on savoir qui je suis ?

— Tu ne peux pas sortir habillée en servante.

— C'est justement parce que je suis habillée en servante que je peux sortir, expliqua patiemment Emma. Si je portais une de mes robes, tout le monde se demanderait ce que fait cette dame de la noblesse seule dans la rue. Mais personne ne fera attention à une femme de chambre. Et tu ne pourrais pas m'accompagner car toi, tu te ferais repérer en moins d'une seconde.

Belle soupira.

— Et maman me tuerait.

— Tu vois bien. La seule solution, c'est que j'y aille, moi.

Sentant la victoire toute proche, Emma sourit. Belle n'était toutefois pas convaincue.

— Je ne sais pas, Emma. Ce n'est pas convenable de te laisser sortir seule.

Emma poussa un soupir d'exaspération.

— Je vais attacher mes cheveux, comme font nos servantes, dit-elle en rassemblant ses boucles en un chignon serré. Et je vais mettre de la farine sur ma robe, et un peu aussi sur mes joues, ajouta-t-elle, joignant le geste à la parole.

— Cela suffit ! protesta Cook. Ne gaspillez pas ma bonne farine !

— Eh bien, Belle ? Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas. Si maman voyait cela, elle ne serait pas contente du tout.

— Elle n'en saura rien, n'est-ce pas ? murmura Emma à l'oreille de sa cousine.

— Bon, d'accord ! dit Belle en se tournant vers les servantes. Pas un mot de tout cela à maman. C'est compris ?

— Ça ne me plaît pas, déclara Cook. Pas du tout.

— Avons-nous le choix ? demanda Emma. Je vous promets de revenir avant même que vous ne vous soyez aperçue de mon absence !

Sur ces mots, elle prit les pièces que Cook lui tendait, et sortit comme une tornade.

En arrivant dans la rue, Emma inspira à pleins poumons l'air frais et printanier. La liberté ! C'était tellement agréable de ne plus être confinée dans la maison de ses cousins ! Déguisée en femme de chambre, elle pouvait se promener dans la rue sans qu'on la remarque. C'était le moment ou jamais de le faire, car après le bal de ce soir, elle ne pourrait plus sortir sans chaperon.

Elle tourna au coin de la rue pour se diriger vers le marché en prenant son temps, s'arrêtant pour jeter un coup d'œil à chaque vitrine qu'elle rencontrait. Comme elle s'y attendait, personne ne prêta attention à cette petite servante aux cheveux roux, couverte de farine.

Elle entra dans le bâtiment du marché en fredonnant gaiement, et acheta plusieurs douzaines d'œufs. Ils allaient être un peu difficiles à transporter, mais elle s'efforça de ne pas grimacer. Une fille de cuisine devait être habituée à porter ce genre de fardeau. De plus, elle n'était pas très loin de la maison, et elle avait de la force. Elle sourit à l'épicier, en hochant la tête.

— Merci, monsieur.

— Hé ! Tu es nouvelle, dans le quartier ? On dirait que tu as l'accent des colonies.

Surprise, Emma hésita un instant avant de répondre. Elle ne s'attendait pas à ce genre de question.

— Oui, je suis née là-bas. Mais cela fait des années que je vis à Londres, mentit-elle.

— J'ai toujours eu envie de voir l'Amérique, répondit l'épicier d'un ton rêveur.

Il désirait visiblement faire la conversation, mais il fallait qu'elle rentre avant que Belle ne se fasse trop de souci. Elle se dirigea vers la sortie en souriant.

— Revenez me voir de temps en temps, ma petite demoiselle. Chez qui vous travaillez ?

Mais Emma avait déjà franchi la porte, et elle fit semblant de n'avoir pas entendu. Sur le chemin du retour, elle se mit à siffloter joyeusement, heureuse d'avoir accompli sa mission sans anicroche. Elle ne marchait pas trop vite, afin de prolonger sa petite aventure, et regardait avec plaisir les Londoniens vaquer à leurs occupations quotidiennes. Avec son costume de femme de chambre, personne ne faisait attention à elle, et elle pouvait lorgner les gens sans vergogne.

Elle se tordit le cou pour observer un adorable petit garçon de cinq ou six ans qui sautait d'une élégante berline attelée à deux magnifiques chevaux bais. Il tenait un jeune cocker dans ses bras, et le caressait entre les oreilles. Le chiot noir et blanc lui lécha le visage, et l'enfant ravi poussa un petit cri aigu. Sa mère, alertée, passa la tête par la vitre de la portière pour le surveiller. C'était une très belle femme aux cheveux sombres, et ses yeux verts étaient illuminés par l'amour qu'elle portait à son petit garçon.

— Ne bouge pas de là, Charlie. Je te rejoins tout de suite.

La femme se retourna vers l'intérieur de la voiture, probablement pour parler à quelqu'un. Le petit garçon leva les yeux au ciel et se dandina impatientement d'un pied sur l'autre.

— Maman ! Dépêchez-vous !

Emma sourit de son impatience. D'après ce que lui avait raconté son père, elle était exactement comme lui, quand elle était petite.

— Une minute, petit garnement. J'arrive.

À cet instant précis, un chat tigré traversa la rue. Le chiot se mit à aboyer et échappa des bras de Charlie pour courir après le chat.

— Wellington ! s'écria l'enfant, en se précipitant derrière son chien.

Horriifiée, Emma vit un fiacre arriver à toute allure. Absorbé par sa conversation avec l'homme assis à côté de lui, le cocher ne regardait pas la rue. Charlie allait être piétiné par les sabots des chevaux !

Emma hurla. Sans réfléchir, elle lâcha son panier d'œufs et se mit à courir. Arrivée près du garçonnet, elle se jeta en avant pour l'attraper. En faisant vite, elle pourrait rouler sur elle-même avec l'enfant dans ses bras avant que le fiacre ne leur passe dessus. Charlie laissa échapper un petit cri de surprise. Juste avant de tomber, Emma entendit des hurlements.

Puis elle sombra dans un trou noir.

Emma entendit des voix.

— Oh ! Alex ! gémissait une femme. Si cette servante n'avait pas été là, Charlie aurait été piétiné ! Je suis une mauvaise mère, j'aurais dû mieux le surveiller. Je n'aurais jamais dû l'autoriser à descendre de la voiture avant moi. Nous devrions retourner à la campagne, ce sera moins dangereux pour lui.

— Allons, Sophie ! répondit un homme d'un ton ferme. Tu n'es pas une mauvaise mère. Mais cesse de te lamenter ainsi, tu vas faire peur à cette pauvre fille.

— Oh ! Oui, bien sûr...

Mais au bout de quelques secondes, elle se remit à sangloter.

— Je n'arrive pas à y croire ! Si Charlie avait été blessé, je ne sais pas ce que j'aurais fait. S'il lui arrivait quelque chose, je mourrais. Je mourrais !

L'homme soupira.

— Sophie, je t'en prie, calme-toi. Tu m'entends ? Charlie va bien. C'est à peine s'il s'est fait une égratignure en tombant. Nous saurons maintenant qu'il grandit, et qu'il doit être surveillé plus attentivement.

Emma gémit doucement. Elle aurait dû montrer à ces gens qu'elle reprenait conscience, mais ses paupières étaient terriblement lourdes, et le sang battait violemment à ses tempes.

— Elle revient à elle, dit la femme. Oh ! Alex, je ne sais comment la remercier ! Quel courage ! Je devrais peut-être l'engager. Ses maîtres ne la traitent peut-être pas très bien. J'aurais le cœur brisé, si j'apprenais qu'elle est maltraitée.

Alexander Edward Ridgely, duc d'Ashbourne, poussa un profond soupir. Sa sœur Sophie avait toujours été un moulin à paroles, mais elle avait tendance à jacasser plus encore quand elle était nerveuse ou bouleversée.

— Qu'y a-t-il, maman ? s'exclama Charlie. Pourquoi pleurez-vous ?

Les pleurs de Sophie redoublèrent.

— Oh ! mon bébé ! gémit-elle en le serrant contre sa poitrine pour le couvrir de baisers.

— Maman ! Arrêtez ! protesta Charlie en tentant d'échapper aux bras de sa mère. Oncle Alex va me prendre pour une poule mouillée !

— Jamais de la vie, Charlie, répondit Alex en riant. Je t'ai promis de t'apprendre à jouer au whist, n'est-ce pas ? Tu sais bien que je ne joue jamais aux cartes avec des poules mouillées.

Sophie relâcha son fils assez brusquement.

— Tu lui apprends à jouer au whist ? demanda-t-elle entre deux reniflements. Vraiment, Alex, il n'a que six ans !

— Jamais trop jeune pour apprendre, c'est ma devise. Pas vrai, Charlie ?

Charlie sourit à son oncle, radieux. Sophie eut un soupir de découragement. Elle ne parviendrait jamais à tenir son frère et son fils d'une main ferme.

— Vous êtes deux vauriens ! Des vauriens.

— C'est de famille, remarqua Alex en riant.

— Je sais, je sais... Hélas ! Mais occupons-nous plutôt de cette pauvre petite. Crois-tu qu'elle va se remettre de sa chute ?

Alex prit la main d'Emma et chercha son pouls. Celui-ci était fort et régulier.

— Il me semble qu'elle va bien.

— Dieu soit loué !

— Mais je crains qu'elle n'ait un mal de tête de tous les diables demain matin.

— Alex, surveille donc ton langage !

— Sophie, cesse de faire la prude, ça ne te va pas du tout.

— Je me sens obligée de dire quelque chose, quand je t'entends jurer, expliqua sa sœur avec un faible sourire.

— Si tu veux absolument dire quelque chose, tu n'as qu'à jurer aussi.

Emma laissa échapper une plainte.

— Oh ! mon Dieu ! dit Sophie. Elle reprend conscience.

— Qui c'est ? demanda Charlie. Et pourquoi elle s'est jetée sur moi ?

— Mon chéri, tu as failli être renversé par un fiacre. Si cette gentille servante ne t'avait pas sauvé, tu aurais été piétiné par les chevaux !

La bouche de Charlie s'arrondit.

— Oh ! J'ai cru qu'elle était un peu folle.

— Quoi ? s'écria Sophie. Tu n'avais même pas vu la voiture ? Il va falloir que tu apprennes à être plus prudent !

Les battements dans le crâne d'Emma s'intensifièrent. Elle gémit de nouveau, souhaitant que ces gens cessent de parler et lui accordent un peu de silence.

— Assez, Sophie ! intervint Alex d'un ton réprobateur. De toute évidence, tes cris la gênent. Elle a besoin de calme pour se ressaisir et ouvrir les yeux.

Emma laissa échapper un soupir de soulagement. Il y avait au moins une personne sensée dans cette berline.

— Je sais, je sais. J'essaye. C'est juste que...

— Écoute, Sophie, tu devrais aller au marché et acheter des œufs pour remplacer ceux qu'elle a laissés tomber.

— Tu veux que... que j'aille acheter des œufs ? bredouilla Sophie que cette suggestion horrifia.

— Ce ne doit pas être si difficile que ça, Sophie. Je me suis laissé dire que les gens le faisaient tous les jours. Je crois avoir vu un marché, en passant. Emmène mon cocher avec toi, il portera le panier.

— Je ne sais pas s'il est très convenable de te laisser seul dans la voiture avec cette jeune fille.

— Sophie..., marmonna Alex entre ses dents. Ce n'est qu'une fille de cuisine. Personne ne va me demander de l'épouser parce que nous sommes restés en tête à tête pendant quelques minutes. Et pour l'amour du ciel, *va acheter ces œufs !*

Sophie comprit qu'il valait mieux ne pas insister. Son frère aîné avait un caractère un peu vif.

— Bon, très bien, marmonna-t-elle en descendant de voiture avec précaution.

— Emmène le petit avec toi ! Et ne le lâche pas des yeux, cette fois !

Sophie lui tira la langue, et prit Charlie par la main.

— Charlie, il faut toujours regarder des deux côtés avant de traverser la rue. Fais comme moi.

Elle tendit le cou pour regarder dans toutes les directions, et Charlie éclata de rire.

Alex sourit puis reporta son attention sur la servante allongée sur la banquette de la voiture. Quand il l'avait vue traverser la rue en courant et pousser Charlie loin des roues du fiacre, il n'avait

pu en croire ses yeux. Le courage n'était pas une qualité qu'il était habitué à voir chez les femmes, et pourtant cette servante venait de prouver qu'elle n'en manquait pas.

Il la trouvait attirante, il ne pouvait le nier. Et il n'aurait su dire pourquoi, car elle n'était pas son genre. À vrai dire, il n'y avait pas un type de femme qui lui plaisait particulièrement, mais, *a priori*, cette petite créature aux cheveux roux ne faisait pas partie des femmes qui auraient dû le faire rêver. Quoi qu'il en soit, elle n'avait rien de commun avec celles qu'il avait l'habitude de côtoyer. Il n'imaginait aucune des jeunes filles de la bonne société que sa mère poussait sans cesse vers lui en train de risquer leur vie pour sauver Charlie. Ni aucune des femmes plus mûres avec lesquelles il passait ses soirées. Cette jeune femme était différente, et elle l'intriguait.

Sa tête avait heurté les pavés en tombant, et elle avait perdu connaissance. Alex repoussa une mèche de cheveux auburn qui retombait sur ses yeux. Elle poussa un gémissement, et il songea qu'il n'avait jamais rien entendu d'aussi doux.

Bon sang ! Que lui arrivait-il ? Il n'allait tout de même pas s'amouracher d'une servante ! Agacé par les émotions primitives que cette jeune fille faisait surgir en lui, il grogna. Son cœur s'était mis à battre follement quand il l'avait vue inanimée au milieu de la rue pour ne se calmer que lorsqu'il avait pu s'assurer qu'elle n'était pas gravement blessée. Il l'avait soulevée avec délicatesse et ramenée dans la voiture. Comme elle était menue, il n'avait eu aucun mal à la caler contre son torse solide.

Naturellement, Sophie n'avait pas cessé une seconde de se lamenter. Dieu merci, il avait pu s'en débarrasser en l'envoyant acheter les œufs.

Ses sanglots le rendaient fou et surtout, il voulait se trouver seul avec la servante quand celle-ci s'éveillerait.

— Allons, mon petit, murmura-t-il en pressant les lèvres contre sa tempe. Il faut ouvrir les yeux. Il me tarde de savoir de quelle couleur ils sont.

Emma gémit de nouveau, et sentit une large main lui caresser la joue. La douleur dans sa tête diminuant, elle poussa un soupir de soulagement. Éblouie par le soleil qui filtrait par les vitres du carrosse, elle battit des paupières.

— Aaaaah..., fit-elle en refermant les yeux.

— La lumière vous gêne ?

Alex se redressa vivement pour tirer les rideaux, et revint vers elle. Emma entrouvrit les yeux, puis elle les ouvrit tout à fait. Un homme l'observait avec intensité, son visage hâlé était tout près du sien. Une mèche de cheveux noirs comme le jais retombait sur son front, lui donnant un air rebelle. Il lui toucha la joue.

— Vous nous avez fait une belle peur, vous savez. Cela fait au moins dix minutes que vous êtes évanouie.

Incapable d'articuler un mot, Emma le regarda fixement. C'était la faute de cet homme, si elle était muette. Il était trop beau, et se tenait trop près d'elle.

— Vous pouvez parler, mon petit ?

Emma ouvrit la bouche, et prononça un seul mot.

— Verts...

« C'est bien ma chance, se dit Alex. La plus jolie fille de cuisine de Londres atterrit dans mon carrosse, et je m'aperçois qu'elle est complètement folle. »

— Que dites-vous ? demanda-t-il en la fixant.

— Vos yeux sont verts..., balbutia-t-elle d'une voix ténue.

— Oui, je sais. Ils le sont depuis des années. Depuis ma naissance, je crois.

Emma referma les yeux. Seigneur ! Lui avait-elle vraiment dit qu'il avait les yeux verts ? Incroyablement stupide ! Il devait bien savoir de quelle couleur étaient ses yeux, et les femmes ne se privaient sans doute pas de le complimenter. Mais il était si près, son regard était si captivant... Son idiotie momentanée était forcément due à ce maudit mal de tête, décida-t-elle.

Alex se mit à rire.

— Nous devrions remercier le ciel que cet accident ne vous ait pas privée de la vue. Vous pouvez me dire comment vous vous appelez ?

— Hem... hum... Meg, dit-elle en toussotant. Je m'appelle Meg.

— Content de vous avoir rencontrée, Meg. Mon nom est Alexander Ridgely, mais vous pouvez m'appeler Alex, tout simplement. Ou Ashbourne, comme mes amis.

— Pourquoi ?

La question franchit ses lèvres malgré elle. Les servantes n'étaient pas censées poser de questions.

— Parce que c'est mon titre ; je suis le duc d'Ashbourne. Vous avez un accent particulier, Meg. Viendriez-vous des colonies, par hasard ?

Emma grimaça. Elle détestait que les Anglais appellent son pays une « colonie ».

— Je viens des États-Unis d'Amérique, répondit-elle d'un ton vif. Nous sommes indépendants depuis plusieurs dizaines d'années, et nous ne sommes pas une de vos *colonies*.

— Vous avez entièrement raison, ma chère. Et je suis heureux de constater que vous avez un peu recouvré vos esprits.

— Je suis désolée, Votre Grâce, reprit-elle d'un ton plus humble. Je n'aurais pas dû vous répondre ainsi.

— Voyons, Meg, ne prenez pas cet air de modestie. Je vois bien que vous n'avez pas un caractère soumis. En outre, vous avez le droit de me parler sur le ton qui vous plaît, puisque vous venez de sauver la vie à mon neveu.

Emma fut sidérée ; elle avait complètement oublié le petit garçon.

— Comment va-t-il ? s'enquit-elle.

— Très bien. Ne vous en faites pas pour lui. C'est pour vous que je suis inquiet, ma chère.

— Je vais bien, je vous assure. Il... il faut que je rentre, à présent.

Seigneur ! Il lui caressait de nouveau la joue. Impossible de réfléchir, quand il la touchait. Elle ne pouvait détacher les yeux de ses lèvres, se demandant quel effet cela ferait de l'embrasser. Cette pensée scandaleuse la fit rougir, et elle poussa un grognement agacé.

L'inquiétude assombrit le regard d'Alex.

— Vous n'allez pas vous évanouir de nouveau, ma chérie ?

— Vous ne devriez pas m'appeler « ma chérie ». Ce n'est pas convenable.

— J'observe rarement les convenances, Meg.

Il le lui prouva aussitôt, en capturant ses lèvres. Le baiser ne dura qu'un instant, mais ce fut suffisant. Emma eut le souffle coupé, et son corps s'enflamma. Elle fixa Alex avec stupeur, soudain incertaine, désarçonnée par les étranges sentiments qui déferlaient dans son cœur.

— Ce n'est qu'un aperçu de ce qui suivra, ma chérie, chuchota-t-il d'un ton passionné, les lèvres contre sa bouche.

Relevant la tête, il vit de l'appréhension et de la confusion dans les yeux de la jeune femme. Atterré d'avoir agi avec une telle audace, il s'écarta et s'assit sur la banquette opposée. Sa respiration était saccadée, et il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi troublé par un simple baiser. Un tout petit baiser. C'est à peine si ses lèvres avaient effleuré celles de la jeune servante. Pourtant, il était embrasé de désir. Tout ce qu'il voulait, c'était... Il préférerait ne pas penser à ce qu'il voulait faire.

Meg fixait sur lui de grands yeux innocents. Bon sang ! Elle serait tombée à la renverse, si elle avait pu lire dans ses pensées ! Il ne devait pas se lier à une fille comme elle. Elle ne devait pas avoir plus de seize ans, songea-t-il, en jurant à mi-voix. Et elle allait sans doute à l'église tous les dimanches !

Emma s'assit et se frotta les tempes, luttant contre un vertige.

— Il faut que je rentre à la maison, dit-elle en tendant la main vers la portière.

Ses cousins lui avaient dit que les rues de Londres étaient dangereuses, mais personne ne l'avait mise en garde contre les périls qui la guettaient dans le carrosse d'un aristocrate. Alex lui saisit le poignet, la ramena doucement sur la banquette, et l'aida à s'asseoir.

— Vous n'irez nulle part. Vous venez de recevoir un coup sur la tête, et vous risqueriez de vous évanouir en route. Je vous ramènerai chez vous dans un moment. Ma sœur est partie vous chercher des œufs, et nous allons attendre qu'elle revienne.

— Les œufs..., murmura Emma, une main sur le front. J'avais oublié. Cook va me tuer.

Alex fronça imperceptiblement les sourcils. Les craintes de Sophie étaient-elles justifiées ? Meg était-elle maltraitée dans la maison de ses maîtres ?

Il n'admettrait pas de voir une jeune fille si délicate exposée à la cruauté de ses patrons. Il l'engagerait dans sa propre maison, plutôt que de la voir retourner vers une existence misérable.

Une nouvelle vague de désir déferla. Non, il ne pouvait pas l'engager chez lui. Elle se retrouverait dans son lit au bout de trois jours. Sophie avait raison, Meg irait travailler chez elle. Là, elle serait à l'abri des hommes dans son genre. Seigneur ! Quel esprit chevaleresque, tout à coup ! Il était stupéfait. Voilà longtemps qu'il ne s'était pas inquiété pour une femme, excepté sa mère et sa sœur, qu'il adorait, bien entendu.

Tout Londres connaissait sa réputation de célibataire endurci. Alex savait bien qu'il devrait se marier un jour ou l'autre, ne serait-ce que pour avoir un héritier, mais il n'y avait rien de pressé. Il évitait les jeunes filles de la bonne société, préférant la compagnie des courtisanes et des chanteuses d'opéra. L'élite de la société londonienne l'agaçait, et les femmes ne lui inspiraient aucune confiance. Toutefois, lors des rares occasions où il s'aventurerait dans les réceptions mondaines, les femmes se pressaient autour de lui, semblant considérer ses manières distantes et son cynisme comme des défis à relever.

Alex n'avait aucune indulgence pour elles. Si une jeune femme de la haute noblesse flirtait avec lui, il n'avait que deux explications. Soit elle était extrêmement stupide, soit elle savait exactement *qui* elle voulait épouser. Il lui arrivait de partager son lit avec l'une ou l'autre, mais c'était tout.

Meg était assise bien droite sur la banquette, les yeux sagement posés sur ses doigts croisés.

— N'ayez pas peur, Meg. Je n'essayerai plus de vous embrasser.